

Tasha de Vasconcelos

La larme et la griffe

C'est au Malawi, pour que les mères séropositives ne contaminent pas leurs enfants, que Tasha de Vasconcelos s'engage à cœur perdu.

Soudain, Tasha pleure. Une once de sanglot, une esquisse de chagrin, aux larmes avalées. C'est un souvenir qui vient, comme un peu de pluie, éteindre d'émotion son regard acajou. Alors, dans cette eau au bord des yeux, elle se mire pour retrouver, tout au fond d'elle-même, la vérité de sa vie, et surtout l'insouciance du temps où elle s'appelait Sandra. Petite fille, grande famille, immense douleur : celle de la guerre civile, de la maison abandonnée, du grand-père assassiné. Nuit sur le Mozambique, sang sur la Rhodésie, valise ou cercueil pour les colons. Une branche saigne dans l'arbre généalogique de Tasha, aux patronymes portugais longs comme une jambe de mannequin, déroulés d'Alfonso III, roi en l'an 848, aux Cochefell da Silveira Pereira Bravo Osorio de Vasconcelos Mota e Cunha.

Souvent, Tasha prie. Quand elle est tentée de se croire importante, elle entre dans une église et s'agenouille pour « lutter contre le *darkness* » et se rappeler que Dieu l'utilise, qu'elle n'est qu'une servante née un 15 août, jour de l'Assomption de la Vierge Marie. « Dieu m'a gardée, il m'utilise », glisse-t-elle. Dieu, elle l'a rencontré dans un hôpital de La Paz, en Bolivie, dans le corps liquéfié de Kevin, enfant leucémique. En devenant top-modèle, en intégrant le « G 15 », cette *dream team* de la mode, elle avait trouvé sa voie ; en devenant ambassadrice humanitaire de l'Unicef, puis de l'Institut Pasteur,





Ambassadric de l'Unicef et de l'Institut Pasteur, Tasha de Vasconcelos mène un combat sans merci contre le sida, qui ravage le continent africain. La clinique qu'elle a créée au Malawi a vu naître à ce jour 789 enfants.



puis de l'Union européenne, elle a trouvé sa vocation. Sa première existence fut celle des sens, la seconde est celle du sens. Kevin est mort six mois après avoir souri dans ses bras... Comme un fruit termine un arbre, Tasha l'Africaine ne consacre qu'une poignée de pages, à la fin de *La Beauté comme une arme*, son autobiographie, à cet engagement. Pudeur de plume, phobie de l'auto-promo et, pourtant, sa vie comme son livre mènent à sa fondation, Amor, Aide mondiale orphelins réconfort. Comme autant de victoires personnelles, Tasha compte « ses » enfants, nés dans la maternité Amor du Malawi, où l'on aide les mères séropositives à accoucher sans contaminer leur bébé, la transmission du virus HIV intervenant à la naissance. Au cœur de cet hiver, elle a atteint 789 naissances : l'arbre généalogique des Vasconcelos Mota et cætera plie mais ne rompt point.

Aujourd'hui, Tasha parle. Après le « Sois belle et tais-toi ! » de la mode, voici la logomachie promotionnelle obligée, avec ses phrases naïves comme autant de boomerangs. Qu'elle raconte la compétition à griffes déployées des top-modèles, et on l'accuse de cracher dans la soupe après y avoir longtemps plongé sa louche. Passe la polémique, Tasha pleure, Tasha prie, Tasha poursuit sa route. Trouver 70 000 euros pour boucler le budget 2011, retourner au Malawi au printemps, lancer le projet d'un deuxième bâtiment pour la clinique... « Je suis comme un soldat à Bagdad, décrit-elle. Mais un soldat en tongs, tant nous sommes démunis. »

Désormais, Tasha sait. Elle sait que l'univers humanitaire est une jungle plus dangereuse encore que le « *fashion world* », que charité commence comme charogne et finit comme cupidité. Top, elle dut briser ses pieds pour parfaire sa silhouette ; donatrice, elle a laissé un chèque dans les mains d'un escroc abusant d'une proximité factice avec Nelson Mandela. Mannequin, elle n'avalait qu'un œuf dur par jour pendant des semaines avant de s'évanouir d'inanition, un jour de Noël, devant un étalage de (vraies) dindes ; à la tête d'Amor, on manqua de lui soutirer 1,5 million de dollars pour bâtir un orphelinat sur un terrain qui n'était pas constructible... À l'arrière des podiums, les hyènes l'avaient faite tigresse ; derrière la sébile, les chacals l'ont faite panthère.

Des traductions pour le livre ? Un film sur sa vie ? Une réapparition au cinéma ? Tasha de Vasconcelos avance, sans homme et avec ses 789 enfants. « *Alone*, mais pas *lonely* », précise-t-elle avec le sourire un peu triste de celle qui connut plus de soupirs que de soupirants, incapable d'oublier ces femmes enceintes assassinnées, sur les routes du Mozambique, par les « mâles ». Ni seule ni solitaire, puisqu'elle porte en son cœur un 790^e enfant, la petite Sandra qui courait sur les plages de Beira et dont l'innocence brisée par la guerre lui rappelle chaque jour que la beauté est comme une larme. ●

Christophe Barbier

La Beauté comme une arme, par Tasha de Vasconcelos, Michel Lafon, 303 p., 17,95 €.